

On cognait à la porte. violemment.
 Irène se redressa sur son lit, les yeux embués de sommeil. Quelle heure était-il ?

On cria son nom, une voix angoissée, couvrant des gémissements d'enfant. Et soudain elle fut tout à fait réveillée. Elle sauta du lit, sans robe de chambre ni chaussons, se précipita dans l'étroit couloir vers la porte d'entrée, tira le verrou.

— François, que se passe-t-il ? Il est 6 heures du matin ! Il est arrivé quelque chose ?

Le jeune homme face à elle, à la peau noire et aux cheveux crépus, avait les yeux rouges de qui n'a pas dormi. Il poussa dans les jambes d'Irène une fillette habillée à la hâte, qui serrait contre elle une poupée de chiffon.

— Pas le temps, Irène. Ils sont après moi. Ils viennent me chercher. Mets la petite en sécurité, ne les laisse pas lui faire de mal. Je reviendrai pour elle, promis.

Irène n'eut pas le temps de répondre. Le martèlement des bottes résonna sur le trottoir. Elle sentit son pouls accélérer, une sueur glacée perler sur sa nuque. Elle tira la petite à elle, dans l'appartement.

— Où vas-tu aller ? souffla-t-elle.

— Moins tu en sauras, mieux ce sera, pour vous deux, et pour moi.

François s'accroupit, à la hauteur de l'enfant. Il tendit les bras et elle vint s'y blottir, sanglotant sous ses baisers sonores.

— Bérénice, sois gentille avec Irène, dit-il. Sois courageuse. J'ai confiance en toi ma grande. Je reviendrai vite.

— François ! l'interrompit Irène, qui craignait de voir apparaître les uniformes d'un instant à l'autre.

Le jeune homme se releva, essuya d'un revers de main la traînée salée d'une larme sur sa joue.

— Passe par-derrière ! souffla Irène, et elle le tira à son tour dans l'appartement dont elle referma la porte, et le verrou.

Elle le poussa jusqu'à la cuisine, ouvrit la fenêtre.

— Tu traverses la cour, et tu débouches rue de la République. Dépêche-toi !

François enjamba la fenêtre, bousculant les petits plants d'herbes aromatiques. Il sauta lestement dans l'herbe du jardin, dont l'humidité imbiba immédiatement le bas de son pantalon.

— Irène, murmura-t-il en se retournant, sois prudente.

— Ne t'inquiète pas pour moi. Je veille sur Bérénice. Cours vite, ne te retourne pas !

Elle lui sourit, pour l'encourager, mais ne parvint qu'à grimacer. François s'enfuit dans l'aube naissante. Irène referma la fenêtre, revint en courant dans l'entrée, où la fillette se tenait, droite et en larmes. De la morve coulait de ses narines qu'Irène essuya de son mouchoir.

— Bérénice, dit-elle en lui prenant les mains, il faudra être très courageuse. Des soldats vont arriver d'un instant à l'autre, tu vas te cacher jusqu'à leur départ, d'accord ?

Bérénice acquiesça, les yeux immenses et effrayés. Irène l'entraîna dans le couloir, poussa la porte de sa chambre. Elle ouvrit les battants de l'armoire, regrettant qu'il n'y ait pas davantage de vêtements pour y dissimuler l'enfant. Tant pis... pourvu qu'ils ne fouillent pas.

— Cache-toi là, chuchota-t-elle. Pas de bruit et attends que je vienne t'ouvrir, tu comprends ?

Quelle époque... Cacher des enfants dans des placards... Quel genre de monstres traquaient des enfants ! Irène en avait la gorge nouée.

Elle aida la petite à s'asseoir à l'intérieur, derrière un vieux manteau de laine, et déposa avec douceur un drap sur ses genoux. Il fallut promettre un morceau de sucre pour que Bérénice accepte de se dissimuler dessous.

Pourtant une fois l'armoire refermée, Irène ne s'apaisa pas. Cacher l'enfant ce soir... et demain ? Et les jours suivants ?

Elle n'eut pas le temps d'y réfléchir. Une cavalcade dans l'escalier, des ordres hurlés en allemand.

Irène regarda autour d'elle, cherchant des traces du passage de François. Mais il était entré, et sorti presque aussi vite. Pourvu qu'il n'y ait pas d'empreintes dans l'herbe du jardin ! Elle redressa les petits pots de thym et de romarin et essuya la trace des semelles sur le bord de la fenêtre. Il était temps. Des coups violents firent trembler sa porte.

— *Tür auf ! Sofort !*

Ouvrir la porte. Bien sûr.

Passant nerveusement une main dans ses cheveux, elle tira le verrou.

— Mademoiselle ! aboya un officier roux en entrant dans le couloir. Nous cherchons François Boyega. L'avez-vous vu récemment ?

— François ? Non, pas depuis hier, répondit Irène avec autant d'aplomb que possible. Je l'ai croisé dans l'entrée vers 17 heures.

L'officier tordit le cou pour voir l'intérieur de l'appartement, par-dessus l'épaule d'Irène. Il fit un signe à ses hommes.

— *Durchsuche die Wohnung !*

Fouiller l'appartement.

Le cœur de la jeune femme cognait dans sa poitrine. Elle eut envie de vomir. Malgré son angoisse, elle s'écrasa contre le mur pour laisser passer les soldats. Comment justifier la présence de Bérénice dans son armoire ? Il lui fallait une idée, et tout de suite. Mais son cerveau restait figé, entre panique et sidération. Rien ne venait, à part une terreur sourde dans son ventre, et elle sentit perler des larmes.

Elle suivit un autre officier qui se dirigeait vers sa chambre, un homme très grand, aux épaules larges et aux cheveux de jais.

Elle parvint à articuler en allemand, s'appliquant sur la prononciation :

— *Il est 6 heures du matin, monsieur. Je vis seule. Vous n'allez trouver personne caché sous mes draps.*

Le soldat se retourna, l'air surpris. Parce qu'elle avait parlé en allemand ? Elle fit mine de rien et haussa les sourcils d'un air innocent.

— Nous verrons ça, répondit-il en français.

Ce fut au tour d'Irène d'être surprise. Il avait peu, ou pas d'accent. Elle attendit, retenant sa respiration. Il était debout dans la pièce, guettant le silence. Irène, dans son dos, ferma les yeux et récita une prière silencieuse. Pourvu qu'il ne s'intéresse pas à l'armoire !

Il ne fouilla pas les lieux, se contenta de scruter la chambre à la lueur pâle du petit jour. Puis il toussa, comme pour s'éclaircir la voix, et tourna les talons pour quitter la pièce. Le soulagement d'Irène fut tel que ses jambes manquèrent de la trahir. Elle refréna avec peine le besoin de se laisser glisser au sol.

Dans l'armoire, Bérénice eut alors un hoquet.

L'officier se figea, plongea son regard, noir comme des grains de café, dans celui d'Irène qui s'était couvert la bouche des deux mains, épouvantée.

— Quelqu'un est-il dans l'armoire ? demanda-t-il simplement, d'un air étrangement consterné.

Irène ne trouva rien à répondre. Elle baissa les yeux, luttant contre les larmes.

En deux pas, il avait franchi l'espace qui le séparait de l'armoire, et d'un geste franc, il en ouvrit les deux battants. Il recula d'un pas, comme surpris de ne pas voir François en jaillir tel un diable de sa boîte.

À la place, une fillette aux yeux effrayés serrait une poupée contre sa poitrine.

Irène attendit l'alerte, les cris, les invectives.

Mais rien, il se taisait. Le temps s'arrêta. Enfin, il referma doucement les portes de l'armoire, ajusta sa casquette, et sans un regard pour elle, quitta la pièce.

Irène resta debout dans la chambre, le souffle coupé.

Le reste se déroula comme dans un brouillard. Les ordres en allemand. Les conclusions énoncées d'un soldat à l'autre dans le couloir : « Personne ici, rien à signaler. »

Une mise en garde à encontre, à propos de rester vigilante et de signaler aux autorités toute manifestation dudit François Boyega, fugitif. Elle acquiesça sans mot dire, sans comprendre.

Quand la porte eut claqué et qu'elle se retrouva seule, Irène n'osa pas faire un geste, de peur de les voir revenir. Elle se laissa glisser au sol, terrassée par la retombée d'adrénaline.

La porte de l'armoire grinça doucement et la silhouette de Bérénice en sortit, fébrile.

— Ils sont partis ? demanda la fillette d'une petite voix.

— Oui ma chérie. Pour le moment.

— Tu vas me raccompagner à la maison ?

Irène caressa les cheveux de Bérénice et lui sourit tristement. Elle cherchait des mots justes.

— Tu vas rester habiter ici avec moi jusqu'au retour de ton papa, d'accord ?

Elle l'étreignit longuement, en lui caressant les cheveux.

— Pour le moment, le danger semble écarté. Va dans mon lit.

L'enfant devait être terrassée par la fatigue, car malgré l'agitation de l'heure précédente, elle s'endormit presque aussitôt et Irène s'installa sur la chaise, à côté du lit, pour la regarder dormir.

Elle ne comprenait pas ce qui venait de se passer. Cet officier avait trouvé Bérénice mais ne l'avait pas dénoncée. Pourquoi ?

Dans les heures qui suivirent, elle repassa cent fois dans sa tête le film de la nuit, cherchant en vain une solution. Sa priorité serait maintenant de cacher et nourrir Bérénice, puis de la faire évacuer pour la mettre en sécurité. Il était impossible de la remettre en classe dans la petite école dont elle était l'institutrice, elle serait dénoncée tout de suite... Elle pourrait probablement la dissimuler dans son appartement jusqu'aux grandes vacances, dans un mois. Ensuite, elle aurait davantage de temps pour lui trouver une meilleure cachette. Mais une enfant de huit ans, seule toute la

journée, contrainte à la discrétion absolue pendant plusieurs semaines ? Le risque était énorme !

Contemplant la fillette dans son sommeil, il vint à Irène une préoccupation nouvelle : comment la nourrir ? Elle ne disposait de tickets de rationnement que pour une personne. Elle avait élevé des poules et des lapins dans son carré de jardin, au début de la guerre, mais une nuit on les lui avait volés... Elle essayait tant bien que mal de cultiver des légumes, mais la terre était pleine de graviers et de toute façon, on lui avait volé même ses navets. Il poussait par contre des orties, des pissenlits et du plantain dont elle se faisait des soupes et salades amères, mais ce n'était guère nourrissant. Il faudrait à Bérénice du pain et des protéines ; heureusement, la mer n'était pas loin ; en s'adressant poliment aux soldats qui surveillaient la côte, il était possible de ramasser des coquillages et des algues à marée basse. Quand on a faim, difficile de faire la fine bouche !

Bérénice s'éveilla en réclamant son père. C'était heureusement dimanche, jour chômé pour Irène qui se mit à tourner comme un lion en cage derrière ses volets fermés. François avait quitté en hâte son appartement, situé au premier étage de cette petite maison de ville. Avait-il laissé à manger dans le placard ? Des vêtements dans l'armoire ? Un indice sur sa destination ? Non, c'était stupide : les Allemands auraient évidemment fouillé les lieux ! Mais s'il restait des provisions dans les placards, ce serait trop bête de les laisser se gâter ! N'y tenant plus, Irène saisit son cabas, fit promettre à Bérénice de se tenir absolument silencieuse, et sortit sur le palier. Il était à peine 8 heures et la maison était calme. Irène tourna la clé derrière elle et monta une volée de marches.

La porte de François Boyega était entrouverte. Irène frappa doucement. N'obtenant pas de réponse, elle pénétra

à l'intérieur. Elle connaissait les lieux, alla droit vers la cuisine, où elle trouva un morceau de pain noir, un fond de confiture, de petits pots de sucre et de sel, un œuf, un reste de saindoux emballé dans un papier cireux et diverses denrées alimentaires en portions réduites. Cherchant dans les tiroirs, elle étouffa un cri de joie en découvrant des tickets de rationnement dissimulés sous un tract de propagande et, miracle, une boîte de cirage qui dissimulait un trésor : une poignée de café en grains dont l'arôme lui donna la chair de poule. En le coupant avec de la chicorée, ou de la farine de pois chiches, elle tiendrait plusieurs semaines sur cette réserve ! Elle rembourserait tout à François à son retour mais en attendant, elle devait nourrir sa fille. Il fallait d'ailleurs qu'elle récupère les vêtements de Bérénice, et elle entreprit d'explorer méthodiquement les tiroirs de la petite commode, dans la chambre à coucher. François n'avait emporté que les vêtements qu'il avait sur le dos. Irène fourra dans son cabas un jeu de dominos, un plateau de petits chevaux et un nécessaire à correspondance, dont un encrier presque plein.

Elle était occupée à tasser les vêtements de Bérénice par-dessus lorsqu'elle entendit grincer le plancher du couloir. Elle sursauta et se retourna vivement, comme un enfant surpris avec le doigt dans un pot de confiture.

— Que faites-vous ici ? fit la femme qui se tenait dans l'embrasure de la porte, une brune tirée à quatre épingles, l'air sévère.

Irène sentit son cœur s'affoler, mais se força à rester calme. Elle n'avait de comptes à rendre à personne.

— Je peux vous retourner la question, répondit-elle avec tout l'aplomb dont elle se sentait capable, François m'a confié ses biens en son absence. Qui êtes-vous ?

— Je suis Denise Moreau et j'habite ici, dit la femme. Reposez tout ce que vous venez de voler ou j'appelle les gendarmes.

Irène fut déstabilisée un instant. Qu'est-ce que c'était que cette histoire ? Elle n'avait jamais vu cette intruse auparavant, et François ne lui avait mentionné aucune Denise Moreau. Elle serra les mains sur les poignées de son cabas.

— Vous ne pouvez pas habiter ici, François est veuf. Il s'est absenté ce matin mais sera de retour sous peu. J'ai sa clé. Pouvez-vous en dire autant ?

Denise Moreau plissa les yeux et leva lentement la main. Elle tenait entre son pouce et son index un anneau duquel pendait une petite clé. Elle annonça sèchement :

— François Boyega est un traître en fuite et ses biens sont réquisitionnés. J'ai toute légitimité à prendre possession des lieux, contrairement à vous qui semblez être en train de piller ses affaires. Voulez-vous que nous en parlions aux autorités ?

Si elle disait vrai, Irène n'aurait aucune chance face à un administrateur. Parce qu'il était en fuite, donc un désér-

teur et un traître, François avait perdu ses droits civiques. De toute façon, de par ses origines nigérianes et anglaises, il ne lui en restait plus guère. Il devait à son métissage à la fois la finesse de ses traits et le mépris de l'occupant, qui multipliait les lois discriminatoires envers ceux qu'ils appelaient les « métèques ». En référer aux autorités, c'était devoir justifier à un fonctionnaire des forces d'Occupation sa présence dans cet appartement. Pire, c'était avoir à expliquer pourquoi elle volait tous les vêtements pour fillette trouvés dans la commode. Le prochain Allemand n'aurait pas envers Bérénice l'indulgence du mystérieux jeune homme de ce matin !

Elle serra les dents et détourna le regard.

— C'est bon. Je m'en vais. J'avais faim, rien de plus. L'appartement est à vous.

Elle tenta de contourner la femme pour quitter les lieux, mais cette dernière lui saisit le bras.

— Pas si vite. Videz votre cabas. Son contenu m'appartient, comme le reste.

Irène affronta son regard, les yeux noirs de colère.

— Je suis l'institutrice de l'école des marronniers. Je vois tous les jours dans mon école des gamins faméliques, à moitié morts de faim, portant des guenilles usées jusqu'à la corde. Avez-vous des enfants, madame Moreau ?

— Ça ne vous regarde pas.

— Non. Vous n'en avez pas. Sinon vous comprendriez que mes élèves ont besoin de ces vêtements plus que tout, et vous ne vous opposeriez pas à un acte généreux envers les petits sujets du Maréchal.

Elle avait joué le tout pour le tout : menti, larmoyé, invoqué le Maréchal. Si cette Denise Moreau ne cédait pas, Irène risquait de tout perdre. Mais elle vit, à la façon dont la bouche de la femme se tordit, qu'elle avait fait mouche. Finalement, cette dernière relâcha son bras.

— Allez-vous-en !

Irène ravala un soupir de soulagement et se dirigea vers la porte. Elle se retourna :

— Nous nous reverrons souvent, j'habite en dessous. Je m'appelle Irène Jacques.

Denise ne répondit pas et referma la porte sur Irène, qui descendit l'escalier mais s'arrêta sur son palier. Elle s'autorisa enfin à respirer et ses épaules s'affaissèrent tandis que montaient des larmes amères. Bérénice ne devait pas la voir dans cet état. Alors, elle s'assit sur le sol, couvrit son visage de ses deux mains, et se mit à pleurer.

François était en fuite depuis quelques heures seulement et voilà qu'on redistribuait déjà ses biens, son appartement, ses affaires. Qui était cette femme ? Comment savait-elle que les lieux seraient vides ? Qui lui avait donné la clé ?

Denise avait certainement des relations haut placées, à la *Kommandantur*, pour bénéficier d'un tel traitement de faveur. Il faudrait se méfier d'elle... et ça n'annonçait rien de bon.

Alors qu'Irène hébergeait une fugitive dans son salon, elle se serait volontiers passé de la présence d'une collabo dans son immeuble !

Comme pour la consoler, le sourire de Bérénice, en voyant ses jeux de domino et de petits chevaux, lui fit chaud au cœur. Irène lui donna un carré de chocolat, ultime trésor du garde-manger de François. Bérénice reprit des couleurs et pendant quelques heures, la guerre parut oubliée, balayée par plusieurs parties acharnées de dominos et la lecture des premiers chapitres du *Tour du monde en quatre-vingts jours*.

Elles déjeunèrent d'une omelette, pour laquelle Irène sacrifia un morceau de lard, et de pommes en guise de dessert ; ça, au moins, ça ne manquait pas ! Mais alors que

la jeune institutrice comptait et recomptait ses tickets de rationnement et ses réserves alimentaires, la courte euphorie du déjeuner s'estompa. Elle ne disposait pas des tickets pour nourrir un enfant, et son salaire ne suffirait pas à acheter de la viande au marché noir. Il lui fallait d'autres revenus, et cela sans tarder... sans parler du fait de cacher une fillette de huit ans nuit et jour dans quarante mètres carrés. Combien de temps avant d'être repérées et dénoncées par la harpie qui s'était emparée du premier étage ?

Le lendemain, Irène irait faire des courses. Elle achèterait à manger pour deux, et pour plusieurs jours... en espérant que ça n'éveille pas de soupçons à son égard. Ensuite, il faudrait déplacer Bérénice, la mettre à l'abri hors de la ville. Mais chez qui ? À qui se fier ?

Alors que la fillette feuilletait un des nombreux livres à sa disposition, Irène enfouit son visage dans ses mains.

Pourvu que François aille bien.

Pourvu qu'il revienne vite !